

BERNARD KÆST

MISSION BZ 36



3 - 2 - 1 - Feu !

«Allo la terre, Allo la terre... ici BZ 36.»

Voilà. Nous voilà dans l'espace. On est - nous sommes - on naît - nous naissons -, lancés à toute berzingue dans un truc qui fonce et tourne sur lui-même à des vitesses qu'on imagine même pas.

Qu'on s'amuse à nous rajouter quelques zéros de plus à la vitesse de lumière, on ne s'apercevra de rien.

Et pour cause, l'espace ne se rencontre pas, purement sensoriel, il nous enveloppe.

Cet été, à la *colonie 66*, la fourchette, posée sur le bord de l'assiette, comme celle du maître hongrois, est tombée du balcon du quinzième étage et si par chance elle n'a tué personne, j'ai bien vu que l'espace était autant ce dans quoi je me trouve que là où je me trouve.

L'astuce c'est qu'aussitôt là on occupe nous aussi notre espace, on en fait partie, on est de l'espace. Au moins, il doit compter avec nous.

Alors petit bout d'espace nous-même, on va passer toute notre vie dans ce petit bout d'espace juste autour de nous, à cette mesure où l'on ne risque pas le vertige des attractions du luna-parc, accrochés aux repères alentour qui tournent à la même vitesse que nous, à la façon des valseurs qui repèrent un pilier stable dans la salle de bal.

Le photographe tourne lui aussi sur lui-même, et se place en orbite. Autour du lac, il tomberait vite non pas dans l'eau mais dans vide s'il ne marquait pas de lignes rouges les repères de ses compositions. Autant que l'astronome, il explore en cherchant un ordre dans tout ça, et balbutie sa méthode : *patrouille, géostratégie, saveurs*.

On existe par la place qu'on tient. Grâce à la place qu'on tient.

Pour cela trouver le bon point de vue, voilà peut-être juste la toute première question, celle que chaque discipline creuse, puisque chacune constitue en elle-même juste un certain point de vue .

Et c'est bien le premier pas du photographe.

L'espace visuel, il faut le rappeler, est relativement étanche et indépendant des autres.

Cela suffit à placer le plasticien dans l'inconfort dès qu'il aborde les questions d'autres spécialités, des sociologues, philosophes, ethnologues... Et s'il croit préférer la subjectivité des écrivains aux réponses technologiques des scientifiques, c'est qu'il oublie que les plus grands dans toutes ces disciplines sont aussi des poètes.

C'est paradoxalement parce qu'il est en prise directe avec l'espace que le photographe est forcément « hors sujet », parce que, dès le compte à rebours, il opère son tournant spatial.

Que l'on soit tournés vers le ciel ou vers nous, pour aller de la chaise à la table, de la terre à la lune, debout comme Lucy, le premier acte est donc une prise de repères spatiaux.

L'inventaire pourrait commencer alors, comme nous y encourage le très officiel *observatoire photographique du paysage* français.

C'est là que ça se complique, parce que quand on croit embrasser l'espace, on ne fait que le fractionner, le mettre en pièces. La totalité n'est que la manipulation du fragment.

Car ici, l'œil se fait son cinéma, il travelling, il zoome, et il fait d'un coup le tour du lac sans s'arrêter *nulle part*, et la persistance rétinienne (quelle belle invention) rend l'espace fluide, jusqu'au «coupez!» du metteur en scène.

Lui, il s'en fiche, son tour de passe-passe, c'est le montage.

Comme pour l'histoire, ou les histoires que l'on raconte, toutes nos représentations, avant d'être des assemblages, sont des découpes, des sections.

Pour l'image fixe, c'est ontologique.

C'est l'espace paysagé d'un autre lac qui pourrait se situer n'importe où, donc qui n'est précisément *nulle part*, que je dois tailler en pièces pour le détailler, ce qui finalement ne change pas forcément le regard quand je réunis ces quatre fragments-là. En mille morceaux, je ne sais pas.

Et s'il était temporel, le tournant?

Diaphragme à f:5,6 certes, mais temps de pose? $1/125^\circ$ de seconde, l'espace d'un matin?... et il était donc une fois le temps.

Pour appréhender l'espace, c'est la lumière que l'on doit connaître, sa vitesse, qui elle ne change jamais, et pour nous son intensité.

Mais voilà qu'on prend la durée pour le temps, alors que la photo n'arrête pas le temps. Elle lui donne juste sa place.

Et on valse sur la flèche du temps.

Passé-present-futur, chaque photo est de non-retour. L'instant décisif, n'en déplaise au maître français, c'est tout le temps.

Le reste, ce n'est que la question de la totalité et du fragment, et l'on ne parle pourtant pas d'espace décisif.

Pour être vraiment réaliste, une description se condamne à être sans fin.

Si vous vous soustrayez à cet espace, vous vous retrouvez sur le même espace, mais qui a la taille au-dessus.

L'énumération infinie est impossible, et nous n'avons le choix qu'entre réalisme naïf et abstraction, obscurité formelle: entre la tyrannie et l'esclavage.

Le salut de la création c'est donc l'arbitraire, celui qui, certes, rend la notion de réalisme incompréhensible, mais qui fait la conquête de la totalité par l'unité, et on parle alors d'éclairage.

Les plus ambitieux disent que c'est leur «style personnel», un peu ce que le monde de la communication définit comme une «marque», et que j'appelle un fonds de commerce.

Il n'y a pas de flèche de l'espace; là-bas, ici, ailleurs?

Non: nous pouvons revenir sur nos pas, prendre un aller-retour.

Il va nous falloir faire un tri dans nos cartons, et retenir parmi les milliers d'images possibles la mieux adaptée à nos yeux, a minima celle qui n'a pas sacrifié l'essentiel.

C'est bien difficile, on le sait, de nous limiter, d'être rare, de retourner avant l'écriture quand on n'avait que nos gestes, un bout de charbon et pour toute surface sensible le mur de la grotte. Comme du temps des halogénures d'argent, limités par ces longues séances les doigts dans l'hyposulfite.

«BZ 36, Allo BZ 36... Attention, vous vous dirigez vers la préhistoire, je répète, attention...»

C'est vrai qu'on s'est spécialisé depuis.

Certains arpentent la terre, d'autres le ciel (vu du ciel) et d'autres le ciel vu de la terre.

La cour intérieure laisse ce carré blanc au milieu ; mais vue d'en haut, c'est un trou noir qu'on voit, si tant est qu'on puisse voir un trou noir.

Le blanc, le noir, le plein, le vide. C'est une façon de parler, ou plutôt de l'écrire.

Le plasticien, lui, se sert d'autres outils, et même s'il se réclame d'une certaine discipline, il n'a pas de clocher précis. Il se mêle de tout.

Il dit l'espace avec les bruits de la mer et le cri des mouettes, il dit les immeubles avec les gens dedans, il balance un vieux pneu dans la yourte des voisins pour mettre un pont entre les tribus.

Il invente un monolithe noir et jette un os dans l'espace.

Il se projette lui-même ailleurs, et propose des objets nouveaux.

Avec son capteur numérique qui ne produit que des chiffres, il va créer des images nouvelles, hybrides, sauvages, savantes, c'est comme on veut.

Elles questionnent autrement.

Le monde est-il ce qu'il est, se lit-il sur un le plan terrestre ou bien tout se lit-il sur un autre plan ?

La glace comme une peau sur notre lac cache quelque chose, tout comme celle qu'a trouvé la sonde sur la calotte polaire de Mars qui pourrait receler le secret d'une vie là-bas.

Le rideau déchiré, on reconnaît par les trous les traces de vie que les baigneurs ont laissées l'été dernier. Morceaux de chair, fraîche ou non, bouts de tissus, fragments d'accessoires... à moins qu'il ne s'agisse que de reflets.

«Ici BZ 36, Allo la Terre, sur la lune on a trouvé trois balles de golf, je répète, trois balles, bien réelles...!»

Tout aussi réels sont les reflets de notre Mars, à nous gens du Sud, car c'est ainsi que les rappeurs nomment Marseille. C'est sur ses murs que se reflètent, sous les rêves prohibés de leurs surfaces taguées et re-taguées, les

ors et ornements baroques de la gloire passée de cette proche planète, et que j'incruste à nouveau pour dire comme sur celle-là ou l'autre, oui, *j'espère la vie sur Mars*.

Mais attention, si vous vous éternisez à regarder les images qui prétendent donner des réponses vous risquez de dormir d'ennui, de vous trouver plongés en hibernation comme dans le vaisseau *Discovery one* pour son célèbre voyage vers Jupiter.

Les artistes connaissent bien le problème, une fois la forme trouvée, une fois dit que «ah, oui, c'est beau», il n'est pas rare que le buffet au vernissage ait plus de succès que leurs œuvres.

Leur temps est compté, les espaces sont cosmiques, et lutter contre l'ennui est une priorité.

«BZ 36, vous êtes arrivés dans la ville, Allo, vous êtes dans le lieu commun, BZ36...»

Le moment d'apprentissage passé, on reprend facilement les mêmes chemins, et si l'on n'y prend garde, on refait toujours la même photo.

En arpentant l'espace urbain, là c'était à Valencia, le choc des façades anciennes fraîchement restaurées et des peintures murales était en soi une bonne première arme.

Mais l'association des ornements en stuc avec les barbouillages, donnait encore à la forme toute la place.

Il y a un moment où l'esthétique bouffe l'espace, et c'est ce que disaient les tagueurs de la ville. Sur ces sept images, sept couches, il fallait d'autres coups de bombe blanche, de nouveaux graffitis, aveugles, spontanés, pour, comme eux, tromper l'ennui.

Ou bien regarder le vide en silence !

Car c'est bien le vide et avec lui le silence, qui compose l'essentiel de l'espace.

Dans l'amas de la vierge, une supernova explose sans aucun bruit, pendant que les terriens les plus riches franchissent à grands bangs le mur du son.

Et il est bien cher ce ticket, plus que le PIB de certains pays, pour le privilège de s'entraîner de longs mois à l'abominable mal-être de l'apesanteur, juste pour apercevoir quelques instants leur planète de là-haut.

De très près en fait.

Le photographe, lui, a des stratégies plus économes : il traverse en noir et blanc le vide qui sépare une ville de l'autre.

Et il voit bien sur ses tirages que si dans cet intervalle *tout est à vendre*, l'espace n'est pas tout à fait vide.

L'univers, paraît-il, c'est un espace presque vide, comme un gruyère plein de trous, autour desquels on habiterait dans nos ridicules galaxies.

On entend même ici et là parler d'anti-galaxie, et même d'étoiles à enveloppe commune dans des systèmes binaires.

De nouvelles perspectives.

Reste à imaginer ce que serait ce monde avec celles-ci.

Un peu comme avant la renaissance ou sans connaissance des règles de la perspective un personnage plus petit que l'autre était non pas plus loin que l'autre, mais juste un nain.

Ce n'était pas si bête si l'on pense aux difficultés des astronomes à définir telle planète comme une naine.

Peut-être faut-il juste distordre les règles, replier le grand canal sur lui-même, tirer sur les bords du lac, mettre la mer et le désert en chevrons, et garder quelques bouées pour ne pas se perdre complètement.

«Allo, La terre, ici BZ 36, Allo la terre, je confirme, l'espace n'est pas une scène passive»

Avec le poète, quand nous parcourons l'espace, nous savons bien que ce n'est pas un simple contenant et qu'il cache derrière ses paysages la dimension nécessaire à notre équilibre, notre territoire en quelque sorte comme pour les animaux, et qu'importe que le nôtre soit culturel, il constitue notre espace vital.

C'est la question des dimensions, et bien voir c'est accorder son âme à celles des choses vues.

À Vevey, au soleil couchant, les Alpes qui encerclent la ville se fondent dans le lac. Bien malin celui qui distingue dans la pâleur du bleu, les neiges des sommets du clapotis de l'eau. C'est qu'on a perdu l'échelle avec les sept images d'un mètre chacune, où l'on prend pour un panoramique les gros plans de la surface de l'eau avec l'objectif à moins de trente centimètres.

J'entends ici dire vite fait qu'on le sait bien que la partie contient le tout.

Oui, mais précisons à nouveau qu'ici, ça ne marche qu'au soleil couchant.

Et surtout, qu'on doit figer dans le temps les vaguelettes.

On tourne en rond, le temps est aussi la quatrième dimension de l'espace poétique, même là pour ce tout petit $1/125^\circ$ de seconde.

Comme on tourne en rond au Japon si on ignore cette dimension dans leurs rues où l'ordre des maisons n'est pas défini par leur emplacement mais leur date de construction (au n°1 ce n'est pas la plus proche mais la première construite).

Un détail pittoresque, un particularisme local ? Non, pas un mot dans le guide.

Car c'est bien une autre façon de vivre l'espace, une vision étrangère.
Même réduit à nos paysages, l'espace n'est décidément pas un décor.
C'est un constituant de notre identité.

Sur mon passeport, plusieurs visas de la *colonie 66*, je ne suis pas d'ici.

Mais personne n'est d'ici. Tout le monde débarque même d'une planète différente.

Et pourtant ce n'est pas Babel, ces êtres se comprennent puisqu'ils adoptent tacitement le même rythme, pour les mêmes jours d'oisiveté, de somnolence sous un parasol, de rêverie dans les reflets de la mer, et de parade dans le vacarme de leur nuit sans fin.

Il y a bien ici une peuplade identifiable à sa faculté de partager les mêmes usages, de remplir ou vider le décor à heure fixe.

Le photographe peut jubiler, il est libéré du temps, parce qu'ici, la journée est perpétuelle. Il peut faire et refaire, aller et revenir, et chaque année s'il le veut, prendre à nouveau et encore la même photo.

Pendant que tous sont tournés vers la mer et au-delà – c'est bien pour ça qu'ils voyagent, c'est l'envers du décor qui fascine le photographe.

C'est là que se crée le colon.

Panoramique sur la première ligne de mer (c'est l'expression des agents immobiliers), par petits bouts, on l'a vu, arrêt sur les édifices les plus bizarres ; zoom sur un des balcons brûlants, sur quelque indigène ensommeillé ; et puis on pénètre dans la profondeur de la colonie, là où on habite.

Il y a là bien plus que la barrière d'édifices et l'amalgame des abris.

On sent vibrer ces petites différences qu'on aime quand on va ailleurs.

C'est le jeu des couleurs qui crient un peu plus, des perspectives pas tout à fait honnêtes, des plongées exagérées.

Avec ces petits décalages, on sent confusément qu'on a franchi l'espace, que oui, on est ailleurs.

Il n'y a pas si longtemps, avant que notre planète rétrécisse, à peine la frontière dépassée, on voyait bien qu'on avait changé d'espace, tout nous le disait, et pas besoin de côtoyer les autochtones. Les automobiles à trois pattes, les cigarettes vendues au détail, les cabines rouges, les sodas acides... et je passe sur le change.

Sur *Colonie 66*, pareillement, on peut se faire croire que le temps s'est arrêté, juste par l'insouciance qui la baigne.

C'est le mauvais goût de l'urbanisme qui a un sacré bon goût d'enfance.

La colonie crée le colon.

«BZ 36, votre trajectoire dévie, reprenez le contrôle, vite, BZ 36...»

Je fonce, tout droit, moteur à fond, et si vous fermez les yeux comme moi, vous verrez défiler les couleurs de l'*Odysée* en 2001, ou bien était-ce en 68, en mars ou bien était-ce en mai?

Retour en enfance oui, comme Bowman dans le film, qui lui renaît à l'état de fœtus.

Moi, je n'en demande pas autant, un flash-back avant 66 me suffit.

«Turn on, tune in, drop out»

OK, Je viens, je me mets dans le coup, et je décroche avec Timoty Leary, mais pas à bord de la fusée qui a envoyé ses cendres dans l'espace pour l'éternité.

Modestement, pour rejoindre le vide spatial, je choisis quant à moi, ma place à l'arrière gauche de la Dauphine familiale, même s'il n'y a pas d'auto-radio pour couvrir la minute de silence intersidérale de la cérémonie.

«Ici BZ 36, ça y est, j'ai tout mon temps»

Alors, c'est sur, je vais croiser Lucy dans le ciel avec ses diamants.

3, 2, 1... Salut la terre !

À Elisabeth Boniface.



Projection-diaporama en boucle des séries (vggbernardkoest.blogspot.com) : *Tout est à vendre* (1979/2001), *Nowhere* (2013), *Tear the curtain* (2012), *Siete capas de Valencia idas y vuelta* (2009), *Patrouille géostratégie, saveurs* (2012), *Perspectif* (2005), *Hope life on Mars* (2012), *AquadeVeveyr* (2010), *Colonie 66* (2013).